

Anorexie et inédie :
une même passion du *rien* ?

Collection « Hypothèses »
Déjà parus

Christine Loisel-Buet

La danse à l'écoute d'une langue naufragée

Sous la direction de Janine Abécassis

L'enfant à l'épreuve de la famille

Jean-Richard Freymann

L'Amer amour

Jean-Richard Freymann

Frères humains qui...

Essai sur la frénésie

Jean-Richard Freymann

Introduction à l'écoute

Illustrations de Michel Weckel

Jean-Richard Freymann et Michel Patris

Du délire au désir

Les dix propriétés de la clinique psychanalytique

Richard Helbrunn

À poings nommés

La violence à bras-le-corps

Claude Escande

Passions des drogues

Lucien Israël

Le désir à l'œil

Deux séminaires : La perversion de Z à A (1975) et Le désir à l'œil (1976)

Lucien Israël

Marguerite D. au risque de la psychanalyse

Deux séminaires : Détruire dit-elle (1979) et Franchir le pas (1980)

Thierry Vincent

L'indifférence des sexes

*Critique psychanalytique de Bourdieu
et de l'idée de domination masculine*

Sous la direction de Thierry Vincent

La jeune fille et la mort

Soigner les anorexies graves

Pascal Guingand

Anorexie et inédie : une même passion du *rien* ?

Préface de Roland Sublon

Collection « Hypothèses »

The logo for Éditions érès features the word "éditions" in a small, vertical font to the left of the word "érès". The "é" in "érès" is stylized with a grey dot and a horizontal line extending to the left.

Arcanes

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-1802-1
Première édition © Éditions érès 2004
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Venez mes sœurs, allons dévorer Dieu !
Ide de Louvain († 1260)

Table des matières

PRÉFACE	9
AVANT-PROPOS	13
INTRODUCTION	17
Genèse de l'ouvrage	17
Repères historiques	26
<i>Breve histoire de l'anorexie mentale</i>	26
<i>Le syndrome a-t-il une préhistoire ?</i>	29
L'ANOREXIE, UNE PATHOLOGIE DE LA SÉPARATION Recherche psychanalytique	
1. L'OMBRE DE SATURNE	35
Anorexie et dévoration	38
Option pour une lecture mélancolique de l'anorexie mentale	40
Introjection et incorporation	42
2. LA FRUSTRATION	45
3. LA « PARTITION ORIGINAIRE »	49
Partition imaginaire	49
Partition symbolique	50
4. LA « PERTE DU SEIN »	55
Perte du sein et mythe du père primitif	56
Mort de la mère et dévoration	58
Culpabilité primordiale	61
<i>Arrêt sur image</i>	62
<i>La prévalence féminine du « crime » de l'introjection</i>	64
5. ANOREXIE ET FÉMINITÉ	69
« <i>Was will das Weib ?</i> »	69
Désir et vouloir dans la mélancolie et l'anorexie	71
6. ANOREXIE ET HYSTÉRIE	75
L'érotisation, le fantasme et le rien	76
<i>Préalables théoriques</i>	76
<i>L'érotisation, le fantasme et le rien dans l'hystérie</i>	78
<i>L'érotisation, le fantasme et le rien dans l'anorexie</i>	79
Adresse du jeu désirant	82
7. JOUISSANCE FÉMININE ET ANOREXIE MENTALE	89
Dévoilement	89
Trou noir	94
L'ÉNIGME DE L'INCORPORATION DU PÈRE	
8. MANGER LE LIVRE	101
Symbole de la négation et « <i>non du père</i> »	101
L'incorporation paternelle selon G. Haddad	106
... Le « Livre-sein » ?	109
<i>Sevrage et incorporation de la Loi</i>	109
<i>Lire avec les dents</i>	112

9. DU SIGNIFIANT À LA <i>LETTRE</i>	115
Le rituel anorexique.....	115
La <i>lettre</i> dans l'anorexie : une lecture du jeûne.....	119
<i>Une barrière au ravage</i>	120
<i>Lecture psychosomatique</i>	125
<i>Objet a, lettre, symptôme et sinthome : repérage théorique</i>	128
10. EUCHARISTIE ET INCORPORATION.....	135
Retour sur <i>Totem et tabou</i>	135
La Chose, S(A) et sublimation.....	138

LA DÉVOTION EUCHARISTIQUE

11. ARRIÈRE-PLAN HISTORIQUE.....	143
12. NOURRITURE, SOUILLURE, EUCHARISTIE.....	149
L'hostie en tant qu'« objet nourriture ».....	150
L'abject dans le judéo-christianisme.....	153
<i>L'abjection dans l'ancien testament : les tabous alimentaires</i>	154
<i>L'abjection dans le Nouveau Testament : le Péché</i>	156
De la souillure à S(A).....	159
<i>Série des objets a et série des « abjets »</i>	162
<i>L'algèbre « eucharistique » de la jouissance</i>	165

L'INÉDIE

13. CATHERINE L'INDOMPTABLE.....	173
Impossibles deuils.....	173
Injonction épistolaire.....	176
Vivante pour tous les morts.....	178
Que ce breuvage est doux !.....	181
Dans le sang de l'agneau.....	186
14. LA PETITE SAINTE DE LA DRÔME.....	193
Préambule.....	193
Repères biographiques.....	196
L'anorexie sainte de Marthe Robin.....	200
La passion de l'eucharistie.....	205
15. LES « BLESSURES D'AMOUR ».....	217
Le choix de la souffrance.....	219
Point de vue lacanien sur les stigmates.....	222
Stigmatisation et incorporation du Père.....	225
Primat de la dévotion eucharistique.....	227
Stigmatisation et présence réelle.....	230
<i>L'effèt du dogme</i>	230
<i>Le cas de François d'Assise</i>	234
<i>Conséquences théologiques</i>	236
CONCLUSION : LE « PLUS » INÉDIQUE.....	239
BIBLIOGRAPHIE.....	244

Préface

Rome, avril 1953, Pie XII est glorieusement régnant. Le Saint-Office met à l'index la thèse en théologie de l'abbé docteur Oraison. Le théologien a eu l'audace de dévoiler devant les catholiques le « mystère humain de la sexualité ». Dans la ville éternelle, on ne badine pas avec le sexe. Il n'est donc pas question de remettre en cause la gestion institutionnelle des organes de la génération, seuls habilités à révéler la différence de l'homme et de la femme, seuls également à incarner la jouissance authentiquement sexuelle. Pour le pape, l'anatomie est le destin. Elle régit les fonctions, les services et les ministères ecclésiastiques et permet de réaliser dans le secret des dessous, une sainte alliance avec son rival héréditaire, le positivisme scientiste.

Rome, septembre 1953. Pie XII règne toujours aussi glorieusement. Les assises de la toute récente Société Française de Psychanalyse se tiennent à l'Istituto de Psicologia delle Università di Roma. Lacan y présente un rapport mémorable qui doit ouvrir une ère nouvelle et consacrer l'importance de la parole et du langage en psychanalyse. Le pansexualisme freudien dénoncé par la gent vaticane semble moins occuper de place chez le Français que chez le Viennois. Des mots nouveaux émaillent le texte ; création, désir, symbole, sujet, vérité sont des termes familiers aux oreilles catholiques. Une autre alliance tout aussi sainte serait-elle devenue possible ? Selon Élisabeth Roudinesco, Lacan cherche à propager sa doctrine sur le marché des institutions existantes. L'Église apostolique romaine, à défaut du Parti Communiste Français ferait donc l'affaire. N'existe-t-il pas de ressemblance entre les deux ? Les instances curiales fonctionnent en effet à la manière du centralisme démocratique et confient l'interprétation des textes sacrés à des apparatchiki

dûment reconnus en état de grâce. L'alliance pourtant n'aura pas lieu. Ni Pie XII, ni ses successeurs n'accorderont l'audience privée sollicitée par l'hérésiarque excommunié de l'IPA. Si l'institution oppose une fin de non-recevoir au nouveau message, les théologiens, pas tous patentés, vont en récupérer des mots devenus à la mode. À défaut d'alliance institutionnelle, un concordisme théologique se profile.

La hiérarchie ecclésiastique s'est toujours mêfiée du concordisme. L'histoire, en effet, révèle son penchant secret pour le littéralisme, plus conforme à ses visées conservatrices. Le littéralisme scripturaire est donc plus à même de sauver les certitudes établies et les idées reçues que la récupération concordiste. Car en cherchant à mesurer le sens des écrits fondateurs et régulateurs à l'aune des signifiés de la science, le concordisme prend le risque de l'apprenti sorcier qui s'ouvre à un discours dont il pourrait bien faire les frais. La récupération de la psychanalyse pourrait ainsi l'amener à admettre que Dieu est inconscient ou que, substantivé, il est l'Inconscient.

Concordisme et littéralisme sont ennemis, mais frère car l'un et l'autre s'appuient sur le sens des mots ou sur la signification de l'écrit reçu comme indice ou icône. Quant à l'institution, elle ne peut jouer avec les figures du discours sous peine de voir son autorité remise en cause. Il ne lui reste donc que la tautologie et le principe de non-contradiction pour asseoir sa doctrine sur une logique qui oppose le dedans et le dehors, autrement dit, les élus et les damnés.

Paris, mai 1957. Pie XII est encore vivant. Lacan s'adresse au groupe de philosophie de la Fédération des étudiants ès lettres. Il se réclame de Freud pour défendre l'accommodation du conférencier à son auditoire et la connivence du psychanalyste autour d'un « objet unique », commun avec les littéraires : la Lettre. Le titre de l'exposé, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », rend hommage à cette rencontre.

La publication de *L'écriture et la différence* puis *De la Grammatologie* permet ensuite à Derrida de dénoncer le logocentrisme métaphysique né du privilège accordé au langage parlé sur le langage écrit. Ces deux ouvrages ne sont pas sans créer quelques remous dans le landerneau des psychanalystes inconditionnels de la Parole et du discours de Rome. En 1974 encore, Lacan doit rappeler son invention de l'objet *a* en tant qu'écrit. Dans son séminaire intitulé « Les non-dupes errent », le 9 avril, il invoque d'abord l'« écrit pivot » que constitue « L'instance de la lettre », lequel fait suite à « Fonction et champ de la parole et du langage » ; il conclut enfin, à propos de l'écriture de l'objet *a* : « l'invention, c'est l'écrit », et l'écrit, la lettre, « se définit avant tout d'une certaine fonction, d'une place de bord ».

Avec la lettre, on a-borde le non-sens, le non-sens renvoie à l'acte et l'acte implique le sujet. La lettre en effet ne cesse pas de s'écrire en tant que condition de l'écriture et de la lecture. La notion d'involution signifiante répond, à son tour, du tracement de la lettre où s'articule le langage et la chair, l'un n'étant pas sans l'autre. Dès lors, la tautologie ne peut plus être invoquée en guise de justification du principe de non-contradiction. Le concordisme, tout comme le littéralisme, référés au sens, perdent également leur raison d'être vouée au service des institutions. L'acte d'énonciation manque à l'énoncé et quand bien même on déciderait de récupérer celui-ci à des fins politiques ou morales, il demeure impossible de légitimer ce choix apodictiquement : un reste demeure en souffrance... et le sujet avec.

Le travail de Pascal Guingand trouve ici toute sa pertinence et sa nouveauté. En optant pour la théorie de la lettre, il se démarque en même temps des réductions psychologisantes du positivisme et des débordements apologétiques de la religion, lesquels rivalisent, au nom de savoirs réservés, pour dire le normal et le pathologique ou définir le bien et le mal. Les inédiques désirent rien affirme Guingand, et rien, ce n'est pas rien ! Ils fuient le troupeau de ménades et défendent un désir de rien, un désir qu'aucun objet désigné désirable ou aimable par la propagande institutionnelle ne peut satisfaire. Ils trouvent leur salut en incorporant la coupure de la lettre. Ils mangent la lettre, ils mangent son tracement. Les inédiques, aimées de Guingand, « savent le rien, elles mangent le rien, elles voient le rien, elles saignent le rien et elles l'écrivent », petit a, pur Réel.

Le réel du tracement célèbre les noces du corps et du langage et laisse le stigmate ineffaçable qui permet à l'auteur de lire et d'interpréter l'épreuve mystique d'une autre jouissance. On comprend que cette aventure fasse chanceler les trônes et les autels où s'accrochent les tenants d'un savoir policier. Guingand desserre les entraves du discours courant et dégonfle la baudruche de la belle âme. Il nous permet d'écouter un discours qui tisse la nécessité du possible « là où ça ne cesse pas de repartir » (Lacan).

Pie XII est mort en 1958. Après Jean XXIII, Paul VI et Jean-Paul I^{er}, Jean-Paul II est encore glorieusement régnant. Les psychanalystes lisent Freud et Lacan, et les mystiques jouissent toujours...

Roland Sublon
 Psychanalyste,
 professeur de théologie
 à l'université Marc-Bloch, Strasbourg.

Avant-propos

Ce livre est une version « revue et diminuée » de ma thèse de psychiatrie « Anorexies et inédie : une même passion du *rien* ? », présentée en 1998 à Strasbourg.

Il faut entendre diminué comme d'un film qu'on aurait resserré au montage, sans ajout de plan nouveau¹. Concentration donc, plutôt que diminution. J'emploie ici la métaphore artistique parce que mon dilemme, depuis quatre ans qu'on me presse de publier, a été le suivant : réécriture sur le même sujet, ou bien *lifting* ?

Une ou deux tentatives ayant suffi à m'assurer qu'une entreprise de reproduction du même renvoyait, dans mon cas, aux théories de la dégénérescence et non au génie de Van Gogh, il m'a fallu restreindre mon objectif à une rénovation de la toile et sa mise en cadre pour exposition.

Cela dit, il y avait d'autres arguments à préférer l'original à un produit dérivé de circonstance.

Tout d'abord, je crois depuis longtemps que l'intérêt de cette thèse tient tout à la fois dans ses conclusions théoriques que dans la manière dont la démonstration s'est fait jour. Or cette manière transparaît dans

1. Délibérément je n'ai rien ajouté, ou presque. Les transformations portent essentiellement sur les articulations entre thèmes, souvent reformulées, et sur les citations. On repérera les notes nouvelles par leur référence à des articles postérieurs à 1998. La bibliographie, enfin, a été réactualisée.

l'organisation même de l'ouvrage, qui va dans une direction, puis change *littéralement* de plan, mais non d'objectif, après un entretien avec Roland Sublon et la lecture de ses ouvrages.

Publier les tâtonnements de cette recherche est également une façon pour moi de rendre hommage à la dynamique universitaire strasbourgeoise dans ce qu'elle a de tout à fait unique et de spécifique, et je le fais d'autant plus librement que je ne suis pas alsacien. Parti d'une interrogation de jeune psychiatre donc, ce travail psychanalytique m'a conduit à formuler des hypothèses authentiquement théologiques sur le dogme de la présence réelle et son impact dans la culture : impossible sans le réseau de pensée strasbourgeois, au sein duquel l'apport lacanien continue – mais pour combien de temps encore ? – de faire langage.

Le fait que cette thèse soit désormais régulièrement lue par des étudiants en théologie et quasiment inconnue de mes confrères constitue enfin la troisième motivation à sa publication. Si les théologiens s'y enrichissent de psychanalyse, je pense que les psychiatres et psychanalystes (y compris les psychanalystes autoproclamés sociohistoriques) pourraient tout aussi bien, en suivant le parcours qui s'est, au long de cette recherche, ouvert à moi, s'enrichir d'un peu de théologie. C'est assez utile lorsqu'il s'agit de tenir des propos sur une conduite pathologique (l'anorexie mentale) qui pour une part se recevrait de démarches mystiques d'un autre âge.

Puisque je l'ai accroché au passage, je dirai quelques mots de Jacques Maître et de sa tentative récurrente, au long de ses ouvrages, d'approche de la mystique affective féminine à travers la méthode dite de « psychanalyse sociohistorique ». Son dernier livre traite précisément de la problématique anorexie religieuse/anorexie mentale, mais il en avait déjà apporté nombre d'éléments dans ses précédentes publications (voir bibliographie). De même que Rudolph M. Bell, Caroline Bynum, Ginette Rimbault et Caroline Eliacheff, l'apport de Jacques Maître est un prérequis à toute étude du sujet : la somme d'informations est considérable, les questions soulevées le plus souvent pertinentes. Le problème est la méthode, qui, malgré son appellation, manque, à n'en pas douter, de psychanalyse ! Du moins de la seule qui a su avec intelligence s'approcher du fait mystique, celle qui, *confer* la préface de Roland Sublon, s'origine du « discours de Rome ».

Maître, moins par défaut de réflexion que de méthode, nourrit qu'il le veuille ou non l'ancienne querelle opposant le positivisme scientifique et l'institution religieuse. Je renvoie pour l'occasion à mon article « De l'hystérie à l'anorexie sainte, itinéraire d'un discours entre psychanalyse, médecine et théologie » paru dans *Sujet à croire. Question de théologie et de psychanalyse* aux Presses Universitaires de Strasbourg, dont je livre ici la conclusion :

« En cette fin de XX^e siècle, débarrassé de la chimère hystérique, centré sur une pathologie de l'oralité qui met en avant le rien-manger comme sinthome et surtout enrichit d'une véritable lecture psychanalytique de l'eucharistie, le débat médecine, psychanalyse, théologie autour de la mystique affective occidentale et de ses phénomènes physiques extraordinaires peut se centrer désormais sur son véritable objet : la *dévotion eucharistique*. Il y a un siècle, le D^r Imbert-Gourbeyre affirmait que pour débattre de ces questions, il ne fallait manquer ni de médecine, ni de théologie, mais lui-même obturait toute perspective de dialogue. Aujourd'hui, grâce aux travaux incontournables de Roland Sublon, c'est surtout de psychanalyse qu'il faut ne pas manquer. Placé au milieu sur l'initiative de Lacan, ouvert par la théorie de la Lettre eucharistique, ce troisième champ vient désormais faire bord, empêchant les deux autres de se fermer sur eux-mêmes. »

Par manque de voilure donc, l'approche de Maître reste en deçà de l'horizon où se rejoignent connaissance de l'homme et logique du divin, sciences humaines et théologie.

On me permettra ici un peu de férocité, avec l'excuse que cet ouvrage, initialement une thèse de médecine, va par définition en manquer.

Dans son dernier livre, un postulat du sociopsychanalyste m'a laissé pantois : l'inédie est présentée comme un mythe, un effet de discours, *parce qu'elle n'a jamais été prouvée*. Tiens, tiens, il y aurait donc du mythe dans cette religion de la Vérité, et on ne m'en avait rien dit ? Avouons que ce constat a quelque chose d'amusant chez un sociologue des religions. Se pourrait-il qu'il n'ait pas remarqué que la Chose chrétienne est tout entière issue d'une affaire au moins autant improbable, scientifiquement, que le fait de vivre sans nourriture : la résurrection d'un homme ? Dès lors, me semble-t-il, qu'une religion fondée sur un mythe engendre du mythe dans un semblable registre (les phénomènes physiques extraordinaires) n'a rien de très surpre-

nant. C'est plutôt le fait qu'elle ne l'ait plus guère engendré jusqu'au XIII^e siècle qui pourrait devenir une question.

Maître, qui depuis des décennies tente d'éclairer de l'extérieur le catholicisme, ne veut pas, on le comprendra, scier la branche sur laquelle il est assis. Alors, de temps en temps, il en coupe une excroissance et s'écrie : « Attention en bas, chute de mythe !! ».

« Il s'agit de comprendre, nous dit-il, dans quelles conditions historiques et psychiques l'inédie fut alléguée, devint crédible et se trouva érigée en manifestation du sacré jusqu'à trouver place dans une configuration mythique comprenant l'inédie, la stigmatisation et l'incorruptibilité du cadavre » (Maître, 2000). Alors comme ça, les mystiques du XIII^e sacrifieraient *corps* et *désir* à la courte séquence temporelle qui va de la Cène à la Résurrection en passant par la Croix ? Se pourrait-il qu'on puisse repérer là l'essence même du christianisme, et que, du coup, tout le reste devienne baratin ? Doux Jésus, que de révélations...

Cela m'évoque une conférence de Denis Vasse, il y a une dizaine d'années, à Mulhouse. Dans l'auditoire, des psy et un parterre de catholiques invités par les jésuites haut-rhinois. Au détour d'une envolée, quelqu'un de l'assemblée (du groupe psy je suppose) s'étonne à haute voix et s'exclame : « Alors, ça voudrait dire que vous croyez à la théorie du Verbe incarné ? » Réponse du psychanalyste : « Si vous trouvez un seul verbe qui ne soit pas incarné, appelez-moi, je répondrai au téléphone de jour comme de nuit. » Scansion des plus vivifiantes, énoncée du creuset ou alchimiquement se fonde, chez Vasse, logique du signifiant et *exercices spirituels*.

De verbe, en effet, il n'en est point qui ne soit incarné. Et en psychanalyse, ça porte un nom, la lettre, l'*involution signifiante*, dont nous suivrons la trace de la *Weltanschauung* anorexique à la centration sur le Verbe fait chair qui génère l'inédie mystique.

L'écriture qui va suivre se veut lacanienne, théologique et tout à la fois, oserais-je ici ce terme, eucharistique. C'est-à-dire qu'elle fait ce dont elle parle : elle fait bord... en tout cas elle l'a fait pour moi, et il m'était devenu nécessaire d'en porter témoignage.

Introduction

Genèse de l'ouvrage

L'idée de ce travail nous est venue au cours de la rédaction de notre mémoire de DES, dans lequel nous avons détaillé l'itinéraire clinique d'une patiente anorexique après l'avoir suivie au « corps à corps » pendant près de six mois. Relisant deux années plus tard la conclusion du mémoire, nous sommes frappés d'y « découvrir », sous forme d'un questionnement ouvert, l'essentiel de la trame de cette thèse, ce qui nous assure après coup que ce que nous avons tenté ici d'élaborer n'est pas étranger aux interrogations qu'avait suscité alors un engagement psychothérapeutique difficile.

Nous reparlerons très peu de cette patiente, ayant souhaité cette fois privilégier l'étude des textes. Disons simplement qu'à cinquante ans, et plus de quinze ans d'anorexie grave derrière elle, elle donnait l'étrange impression de tenir en équilibre au bord du gouffre psychotique, équilibre fragile, aux vacillements inquiétants, mais toujours en fin de compte rétabli, à la manière d'un culbut. Insatisfaits des nombreuses étiquettes cliniques qui lui avaient été jusqu'alors attribuées, nous nous étions tournés, après une analyse détaillée de ces différentes hypothèses, vers l'idée d'une structure intermédiaire, dont le mot *passion*, plus que ceux de névrose, psychose ou perversion pouvait répondre.

Or cette passion, cette ferveur passionnée pour l'abstinence alimentaire, n'était pas sans évoquer l'expérience de certains mystiques, des

femmes plus généralement. Plus qu'une histoire de comportement – le comportement anorexique, il est vrai, a toujours montré des analogies avec la démarche mystique, en particulier pour ce qui est de l'ascèse, du rejet du corps et de la recherche de pureté – c'était toute sa *Weltanschauung* qui nous paraissait devoir se rapporter à quelque chose de l'ordre d'une *vocation*, d'un véritable « appel » qui se serait dit en ces termes : « Les autres peuvent manger, mais moi je ne peux pas, sinon j'en mourrai. »

« Plus je mange, plus je maigris », se plaisait-elle ainsi à répéter, comme pour mieux nous faire comprendre que son poison, ce qui la rendait malade, – donc maigre, puisque, selon sa logique, si elle était maigre, c'est qu'elle était malade ! – c'était la nourriture. La nourriture : son démon, contre lequel elle avait engagé une lutte passionnée. Dans ce combat insensé, elle semblait tout faire pour ne pas froisser son Dieu intérieur, sa divinité insue, dont la raison était supérieure, sans doute, à la raison des hommes. Notre anorexique était une véritable héroïne, chevalière affectée à la protection d'un Graal privé, ce *rien* qui la maintenait désirante.

C'est en tout cas ainsi que nous la percevions, un peu fascinés, beaucoup agacés de ne rien comprendre à ce débordement de vitalité physique chez une femme de trente kilos, à la silhouette effrayante, sans sommeil depuis des années.

L'énigme de cette énergie qui venait de nulle part nous a conduit à poser dès le départ le rapport de l'anorexie à la mystique de cette façon : au-delà des comportements similaires, quel soubassement psychique permet ainsi au corps de défier aussi longtemps les lois de la physiologie ? Qu'est-ce que Marthe Robin, mystique anorexique et stigmatisée, qui n'a ni mangé, ni bu, ni dormi durant plus de cinquante ans, peut avoir de commun, fondamentalement, avec cette M^{me} W., pensionnaire chronique des services d'endocrinologie et de psychiatrie ? La ferveur religieuse pour l'abstinence ? Le rejet du corps ? La recherche de pureté ? Le fait, énigmatique, que l'une et l'autre mangent non pas rien, mais *le rien* ?

Après l'étude nosographique, nous avons choisi cette fois de traiter l'énigme par l'énigme. Notre hypothèse était la suivante : une élaboration théorique approfondie à partir de l'aphorisme de Lacan : « L'anorexique, elle mange *le rien* », devait pouvoir éclairer le lien de

l'anorexie à la mystique. Postulat purement intuitif, qui s'est avérée opérant au-delà de nos espérances.

Notre thèse dessinera donc comme un parcours à pas lents¹, en plusieurs boucles, autour de la question, centrale, de ce *rien* : qu'est-ce que ce *rien* que mange l'anorexique ? En quoi peut-il répondre aussi de la ferveur eucharistique, puisque si la sainte anorexique ne mange *rien*, c'est pour mieux vivre uniquement de la communion (aspect pour nous essentiel mais souvent oublié des auteurs) ? L'eucharistie serait-elle alors le *rien* qu'elle mange ? Enfin, comment ce *rien* peut-il aussi éclairer leur différence (nous verrons que certains auteurs ne distinguent pas l'anorexie mystique de l'anorexie « commune », justement ceux qui omettent la question eucharistique...) ? Telles sont les interrogations constamment sous-jacentes à l'ouvrage, et qui doivent en guider la lecture.

Mais avant d'en exposer les lignes principales, arrêtons-nous un instant à cette anorexie dite « sainte » ou « mystique ». L'étude psychanalytique de G. Raimbault et C. Eliacheff, dans *Les indomptables*, a fait connaître en France en 1989 les conceptions de l'historien américain R.M. Bell sur l'*Holy Anorexia* de Catherine de Sienne (*Holy Anorexia*, 1985). La sainte toscane est aujourd'hui communément reconnue, dans les milieux scientifiques en tout cas, comme le prototype d'une nouvelle classe nosographique, l'« anorexie sainte ». Le terme est assez juste car sainte elle l'est indéniablement, et anorexique elle en a montré tous les dehors. Mais il n'est pas entièrement satisfaisant, car il associe deux ordres et deux époques radicalement distincts : l'ordre médical, au sein duquel l'anorexie mentale n'apparaît qu'au XIX^e siècle, et l'ordre religieux, qui déclare Catherine sainte dès le XV^e siècle, dans un contexte culturel et spirituel bien différent du nôtre. Aussi, l'application pure et simple de critères puisés dans la psychologie actuelle des anorexiques pour donner une explication globale de la vie de Catherine de Sienne, si elle apporte d'indéniables nouveautés à l'approche de la spiritualité féminine du bas Moyen Âge, n'en rate pas moins l'essence propre.

1. Lent entre autre parce que chaque chapitre est construit autour de la pensée d'un ou plusieurs auteurs, dont nous prenons le temps d'étudier et d'exposer les thèses avant d'en saisir un élément à rajouter à notre propre puzzle. Précisons qu'au départ, les différentes pièces n'évoquent pas forcément le tableau d'ensemble.

Deux années après la parution des thèses de R.M. Bell, une historienne américaine, C. Bynum, proposait une approche sensiblement différente de la question, dans un livre pour nous tout à fait majeur (*Holy Feast and Holy Fast. The Religious Significance of Food to Medieval Women*). Ce travail d'universitaire, fortement documenté, propose une approche de type anthropologique des conduites alimentaires des mystiques du Moyen Âge, c'est-à-dire qu'il tente de faire apparaître les déterminismes culturels, spécifiques de l'époque, des rapports de ces femmes à la nourriture. L'auteur démontre en particulier un fait que les historiens n'avaient semble-t-il jusqu'alors pas relevé : la dévotion eucharistique, qui prend à l'époque une ampleur sans précédent, se serait développée *sous l'impulsion des femmes*. À ce titre, elle serait essentiellement conditionnée par une symbolique féminine autour de la maternité et de l'univers nutritionnel, bien loin des subtiles élaborations théologiques des prêtres.

Textes à l'appui, elle montre que la spiritualité de ces femmes est toute entière imprégnée du désir de manger et d'être nourriture pour d'autres, avec cette possibilité « naturelle » de s'identifier aux souffrances du Christ – lequel a donné sa vie en nourriture – par la constante référence aux souffrances qui font des femmes elles-mêmes des nourricières : la parturition.

La lecture de ce livre a considérablement influé notre approche de la question. Pour nous, la dévotion eucharistique, qui sous-entend un investissement désirant majeur, de type monomaniaque – certains diront érotomaniaque – pour un morceau de pain, est indissociable de la conduite d'anorexie mystique, et dès lors, doit être intégré dans l'étude psychanalytique de cette dernière.

Résumons ainsi les données :

Pour R.M. Bell, l'anorexie mentale détermine complètement le caractère et les choix de vie qui feront de Catherine une sainte jeûneuse héroïque. L'anorexie détermine en quelque sorte son type de sainteté. Ce qui donne le schéma suivant :

